

Intox 2000...
Opération Bernhard II d'Alexander M. La Haye et Hélène
Trudeau

Number 41, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Intox 2000... *Opération Bernhard II* d'Alexander M. La Haye et Hélène Trudeau]. *Lettres québécoises*, (41), 26–28.

INTOX 2000...

Opération Bernhard II

d'Alexander M. La Haye et Hélène Trudeau

Je resterai au service des États-Unis... Croyez-moi... L'intoxication ne finira pas après cette guerre.

(p. 8)

Regardez bien la couverture: une bannière étoilée déroulée «à l'infini», un croquis en perspective du U.S. Treasury, et, tout en dessous (mais ça, je vous jure que je ne voulais pas le dire) et en gros caractères: le mot ESSO. Hasard, bien sûr. Mais le regretté Monod concluait: «et nécessité»...

Trêve d'ironie, le gros roman de La Haye et Trudeau, *Opération Bernhard II*,¹ est un excellent «thriller» de politique-fiction (plus politique que fictif, mais ça, on y reviendra...).

Texte «all american»: le cerveau du complot terroriste, Forbes, un ancien de la CIA; le patriotisme, les moyens techniques et financiers, le décontracté, la bonne conscience — et l'indigence intellectuelle².

Opération Bernhard II, c'est l'histoire d'une gigantesque fumisterie internationale impliquant trois ex-agents des services secrets britannique, américain et allemand. Ensemble, inspirés par l'opération nazie Bernhard I qui avait inondé l'Occident de faux dollars et de fausses livres sterling (1944), ils imaginent un chantage terroriste à l'arme bactériologique. Cible choisie: la ville de New York. Enjeu: quelques dizaines de millions de dollars, ou douze millions de cadavres...

Je simplifie pour aller à l'essentiel, et aussi parce que l'élaboration du complot, savante et complexe, fait intervenir un grand nombre d'acteurs s'affairant

dans plusieurs pays. On ne pourra que s'étonner des nombreuses compétences de l'auteur (DES auteurs?) en matière de chimie, de biologie, d'histoire, de contre-espionnage, de diplomatie internationale, de contrefaçon, de coulisses politiques, de trafic de devises et de combines bancaires (rien que ça, eh oui...)

Le roman est captivant, et terriblement efficace. Je veux dire par là qu'il est toujours crédible, parce que presque toujours plausible, jouant habilement de l'extrême porosité de frontière entre le connu, le soi-disant connu, le possible, le vraisemblable, le faux — et l'imaginaire. Il joue aussi très habilement de l'actualité (le terrorisme), de nos peurs à tous (un conflit mondial), et des recettes du genre: accumulation des événements, rebondissements, progression rapide, datée ou chiffrée, construction excentrée (plusieurs événements en apparence indépendants et d'origines diverses s'emboîtent graduellement, pièce par pièce, et mènent vers l'inéluctable), etc.

Bien sûr, «toute affaire criminelle... comporte presque toujours une faille» (p. 185). On trouvera peut-être la faille un peu grosse: quelques assassinats de trop, et une amoureuse qui craque, décapitant l'organisation de deux des principaux cerveaux sans conséquence grave par ailleurs!

On lit et on gobe. Le roman est «rasurant», jouant de plusieurs stéréotypes: la femme est le dixième violon, faisant l'amour, les petits fours et les vitrines; le

maître-enquêteur (Israélien) est un bon papa-au-rhum exploité par ses «trois chéries»; le héros américain s'humanise entre deux draps en compagnie d'une féline à bijoux — bref, on trouve là tous les ingrédients de la sauce bien connue du fast-food culturel: personnalisation des enjeux et «privatisation» du politique. Le truc est connu et efficace: il s'agit d'enclancher le vieux processus psychologique de l'identification du lecteur à ce qu'on lui fait lire, ici, de lui faire trouver «sympathique» un personnage devenu tel par accumulation de tics... sympathiques. La tautologie fonctionne à coup sûr. Il suffit d'ajouter la touche intimiste: l'espion a beau venir du froid, s'il sort de chez sa mère ou s'il laisse à la gare une belle grelottante et pâle, on l'aime...

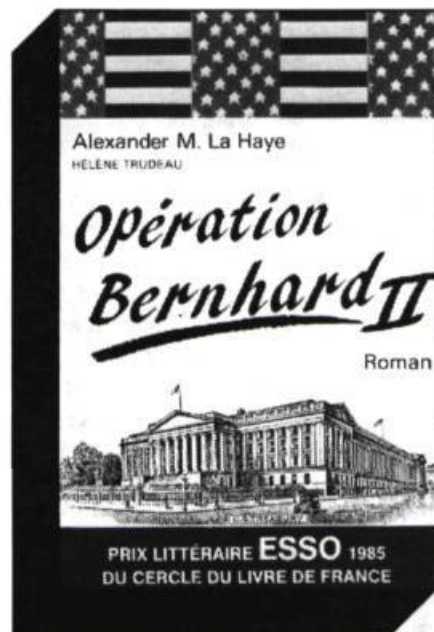
La fin? Mais voyons donc... Regardez à nouveau la couverture: les «bons» peuvent-ils perdre? Il est ici intéressant de remarquer que pour la première fois dans l'histoire réelle-fictive du terrorisme international, les «méchants terroristes» sont «bons». Évident et normal: ils sont occidentaux, blancs, patriotes, pro-américains et doivent être en toute logique récompensés (\$\$\$) puisqu'ils ont aidé l'Empire dans sa lutte contre les vrais «méchants», comprenez «les autres» terroristes: OLP, Iraniens, Nicaraguayens.

Après cela, il faut un certain culot pour affirmer, comme le disait l'auteur, qu'il n'a pas de messages particuliers à faire passer...

Quant à l'écriture de tout cela...

Il est quand même étrange que la digne, très digne maison de Pierre Tisseyre, traditionnellement à l'affût des belles «griffes» littéraires lance avec autant de tapage un livre qui manifestement n'est pas une oeuvre d'écriture mais une très habile mise en place de matériaux divers: si l'une peut avoir besoin de l'autre, l'autre ne suffit pas à elle seule à conférer le statut de l'une... Vétilles? On dirait à l'occasion que ce texte, ou des parties de ce texte, sont traduits de l'anglais (d'où le besoin d'une co-auteure traductrice?). Je ne m'explique pas autrement un certain nombre d'«horreurs» d'ordre lexical ou syntaxique du genre «il appuya le déclic» (p. 210), «dans les premières quarante-huit heures» (p. 326), ou pire: «c'est vraiment absurbe [sic]. — Oui, c'est absurbe [sic], convint Butterfield...» (p. 489). Il y a là du travail bâclé...

Mais je comprends: *Opération Bernhard II* est un excellent roman de propagande américaine écrit (sans doute) par un ex-agent des services secrets qui reconnaît vouloir faire une oeuvre «internationale». Pour cela, il suffit d'être traduit dans la langue de l'Empire. La pétrolière Esso augmente donc sa mise de 3,000\$ pour assurer la «traduction» via Irwin Publishing, et entre-temps, un jury (presque) au-dessus de tout soupçon a accordé le prix Esso à notre ex-«technicien en génie» (??? voir *La Presse*, 2 novembre 85) promu auteur. Inversez l'ordre des trois phrases qui précèdent, et vous obtenez *exactement* le même résultat. Complot? Ce serait ridicule de l'affirmer, invérifiable, et qui plus est odieux pour tel ou telle membre du jury, connu(e) par ailleurs pour son intégrité personnelle et professionnelle. Mais, de grâce, ne soyons pas totalement naïfs, et saluons bien bas les coïncidences...³



nous savons... que cette affaire se terminera comme une affaire commerciale.

(p. 431)

Mais... ne risquons-nous pas finalement d'avoir perdu de vue la philosophie de tout ce grand jeu?

(p. 478)

On nous parle politique, parlons donc politique.

Il y a plusieurs niveaux de propagande, elle-même étant l'un des niveaux du discours idéologique en général. Bien sûr, *Opération Bernhard II* n'est pas tout à fait du niveau de *Superman*, *Tarzan*, *Rocky IV* et *Captain America*: les militaires nous ont habitué à adapter l'armement aux diverses cibles offertes. Or, ici, la cible — les lecteurs potentiels d'une maison d'édition sérieuse — n'est ni lourde, ni légère, mais ultra légère. Il faudra donc éviter l'armement lourd, de type *Rambo*, dont les arguments bien connus prennent généralement la forme d'un «4 × 4» ou d'une rafale en milieu érectile, et choisir du mi-lourd, voire du sophistiqué: la qualité du discours, la richesse du référent culturel, l'argument scientifique, la portée sociologique etc. Concrètement, les trois cerveaux de *Bernhard II* sont hyper-intelligents, courtois, gastronomes — ce n'est plus *Batman*, c'est *Sesame Street*, c'est *Quin-*

cy. Et j'ajoute: mais c'est, et ça demeure de la grosse propagande. Jugez par vous-mêmes:

L'OLP? Des «tueurs». Les Russes? «Ceux qui descendent en flammes les avions civils». L'ex-Président Carter? Un «velléitaire». Le KGB? Des «sbires». Les sandinistes? Des «sbires». Les pacifistes? Des «candides». Total net: vive Reagan...⁴ Et moi qui croyais confinées au Téléjournal les insanités de notre cher Président...

Et au fond, quand on veut résumer l'histoire du point de vue de son principal cerveau, l'américain Forbes, que voyons-nous? Un amoral et brillant expert en intoxication, faute de véritables adversaires, suscite de faux adversaires, trompe tout le monde, et ce faisant rend un fier service à son beau et grand pays les États-Unis d'Amérique. Ne charrions pas: un américain, patriote ardent, joue avec quelques millions de vies humaines en faisant croire que le danger vient d'ail-

leurs — les tueurs arabes et les sbires soviétiques. Dire ces choses-là plus pudiquement? Un ex-officier de la CIA, désœuvré, fait débloquent des fonds pour la recherche en matière de guerre bactériologique en imaginant une menace fictive. Autrement dit? Un ex-militaire empoche des dollars en nous convainquant qu'il les mérite PUISQUE il a contribué à renforcer son pays. Je m'excuse, mais on n'en sort pas...

Et puisque «nous sommes en guerre» (Kissinger dixit), et que l'enjeu est la «conquête des esprits» via un ensemble de communications et techniques plus ou moins truquées dont «l'intoxication» (ou la science de l'induction en erreur) n'est pas la moindre, il nous faut ici, sinon démontrer, à tout le moins démontrer, ou décoder un des mécanismes en cause. Ce mécanisme, cette technique, (essentiellement de réduction — Le Nicaragua ramené à son Ministre Escobal, ramené à sa luxueuse villa, et qualifié de voleur — et d'amalgame — Escobal voleur et «re-

quin de la finance» amalgamé au marxisme —) assure l'encodage de la machine idéologique. Heureusement pour nous, l'idéologie comme «machine» est aussi prévisible, et donc décodable. Elle s'organise autour de trois axes, ou si l'on veut, assume une triple fonction de REFLET, MASQUE, et INVERSION.

Le REFLET? L'*Opération Bernhard II* est ici éloquent en matière d'«amitiés» occidentales bien connues: dans le même sac, nous avons d'ex-Nazis... liés à la CIA... elle-même ayant ses entrées au Vatican... lui-même collaborant avec Israël... tout ce beau monde recrutant ses agents au MOSSAD israélien, dans l'ancienne police politique du Shah d'Iran (la Savak), au sein de la pègre, et dans les Banques. La routine, quoi...

Le MASQUE? C'est l'apolitisme affiché par les héros de l'histoire, cet apolitisme reflétant lui-même une vérité (les trois cerveaux du complot veulent des dollars) et en cachant (mal) une autre, en l'occurrence la totale homogénéisation politique des acteurs autour de «valeurs» communes («totalement apolitiques, et de toute façon pro-occidentaux», p. 298) et d'ennemis communs: le Nicaragua, l'Iran, l'OLP.

L'INVERSION? C'est de tenter de nous faire croire à des «valeurs», du type «démocratie», «liberté», et autres amuse-gueule pour démocrates fatigués, alors que dans ce monde-là, rien de ce qui n'est pas chiffirable n'a de valeur. Nos valeurs «si chèrement acquises» (p. 173)? C'est les dollars. La démocratie? Le racket

électoral. Sauver des vies humaines? Épargner des dollars, engranger les votes, et ainsi de suite.

Pire, la banalisation de la mort nucléaire («la mort chimique ou atomique qu'un individu porterait en lui n'est pas contagieuse...», p. 161); la justification constante de nouveaux crédits militaires («l'inefficacité des États-Unis face à une situation causée par un chantage d'origine bactériologique» (p. 469); «et dire que nous avons cru en notre politique de défense!», p. 171); le postulat erroné et simpliste («le fragile équilibre des forces», p. 56); la ré-activation de la campagne anti-nicaraguayenne («mais le mal ne sera pas extirpé de sa racine tant et aussi longtemps que d'autres pays ne cesseront pas d'encourager et de soutenir le terrorisme», p. 431), etc., etc. Voilà, à peu de choses près, l'armature des bulletins de nouvelles reaganiens passés, présents et à venir — lassant...

Au fond, je ne fais qu'appliquer au livre ce qu'un Monsignor déclare à son frangin de la CIA: «Tu n'oses pas prétendre que cette crise n'a pas finalement servi les intérêts supérieurs des États-Unis!» (p. 469). Oh que non...

Et ça fatigue, dans une oeuvre qui aurait fait bonne figure au catalogue de Laffont. Ça fatigue mais ça stimule (soyons positifs!), et je sais gré aux auteurs de nous avoir vraiment intéressés: *Opération Bernhard II* se lit très bien, tout comme se décode aisément l'opération d'intoxication occidentale du public «western» que nous sommes... □

1. Alexander La Haye et Hélène Trudeau: *Opération Bernhard II*, Éd. Pierre Tisseyre, Montréal, 1985.
2. Ou le simplisme idéologique. Il ne faudrait pas confondre en effet le bio d'un tel, ou l'esprit de synthèse percutant d'un autre avec la profondeur de l'analyse politique de l'un et de l'autre...
3. Pendant que de toutes parts on étrangle le Nicaragua (*Le Monde Diplomatique*, décembre 1985), *Opération Bernhard II* y va à fond de train avec «les sbires sandinistes», et «la luxueuse résidence de ce ministre marxiste et requin de la finance...» (p. 506). Coïncidences, je le répète...
4. «Vous connaissez le credo du Président: fini le temps où les États-Unis se laissaient humilier par des pays prosoviétiques.» (p. 360).

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises.
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec.
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse

à commencer avec le numéro

Canada	\$10.00
USA	\$10.00 (U.S.c.)
Europe	\$16.00
Institutions	\$12.00
De soutien	\$20.00